

Une Reine des Fromages et de la Crème

(Suite).

GLOCKENAU, 16 août 1881.

Mon cher cousin, Glockenau et ma ferme ont été ruinés par une inondation ; le vieux prêtre qui m'avait recueillie est mort, et je suis sur le point de connaître la faim. J'ai appris que je pouvais garder la ferme, mais il me faudrait pouvoir acheter au moins quatre vaches à soixante florins l'une. Voulez-vous me prêter trois cents florins que je vous rembourserai par acomptes d'ici deux ans. Dites-moi aussi quel serait l'intérêt ; je tiens à vous payer l'intérêt ordinaire, quel qu'il soit, que vous retireriez de votre argent en Angleterre.

Votre cousine,

Ulrique ELDRINGEN.

Une telle demande était si contraire à la nature sage et gement fière d'Ulrique qu'elle regretta de l'avoir faite, d'autant que la réponse se fit attendre. Elle arriva, mais portant le timbre de Bavière. De l'enveloppe tomba un billet de mille florins ; quelques lignes seulement, tracées à la hâte, l'accompagnaient.

Pourquoi ne pas acheter tout de suite une douzaine de vaches ? Il faut remonter votre ferme convenablement. Quant à l'intérêt, je ne pense pas que vous parliez sérieusement. En tout cas, je n'ai pas le temps de discuter cela pour le moment, car la voiture est à la porte et nous partons chasser le chamois.

Ulrique ramassa le billet, le mit dans une autre enveloppe, et sur-le-champ répondit à Sir Gilbert :

Evidemment vous avez commis une méprise : je vous demandais de me prêter trois cents florins, non de me faire cadeau de mille, car je ne suis pas dupe de ce prétendu manque de temps qui vous empêche d'indiquer le taux de l'intérêt. Je vous renvoie votre argent, cela vous convaincra peut-être que je suis sérieuse. Je me repens du moment de faiblesse qui m'a fait vous écrire ainsi. Il est passé et je me sens assez forte pour lutter contre tous et seule.

Cette lettre envoyée, Ulrique respira librement. Certes, elle n'en voulait pas à Sir Gilbert ; elle lui était plutôt reconnaissante du prétexte qu'il lui avait fourni pour lui renvoyer son argent ; mais elle éprouvait la satisfaction de s'être reconquise. Une seule crainte la troublait : c'est que le cousin anglais n'insistât. Il n'en fut rien, heureusement. Huit jours se passèrent sans que le facteur lui apportât aucune lettre et Ulrique en ressentit la joie la plus vive.

IX

LE COUSIN D'ULRIQUE

On était alors au commencement de septembre et Glockenau avait presque repris sa physionomie accoutumée : les rues avaient été déblayées et c'est derrière les carrés aux replacés, les murs et les seuils nettoyés, les clôtures des jardins réparées que se dissimulaient les traces du désastre. Dans bien des maisons, la misère avait remplacé l'aisance, mais ces misères des hommes importaient peu à la nature, et celle-ci, à quelques arbres près, avait de nouveau revêtu sa parure d'été, un moment ternie.

Un soir, Ulrique, en revenant d'une course dans le village, entendit résonner derrière elle, sur la route, un

pas inconnu. Se retournant, elle vit un étranger de mise élégante grand, aux larges épaules, qui passa près d'elle, la dépassa, et bientôt accosta un petit garçon qui jouait sur la route. Questionné, l'enfant étendit la main vers le bas du village. Ulrique, en suite de cet arrêt, se trouva de nouveau près de l'étranger qui, avant de reprendre sa marche, la salua poliment, d'un air qui n'avait rien de campagnard. Il se trouva qu'ils suivirent le même chemin, ce qui permit à Ulrique de remarquer que c'était un homme ayant passé la première jeunesse, mais d'une tournure noble, aux traits bien coupés, et de qui la barbe courte, d'un brun clair, contrastait singulièrement avec les sourcils noirs. Les yeux, qui avaient rencontré ceux d'Ulrique, étaient beaux et d'une nuance noisette foncée.

Ils arrivèrent ainsi à la clôture de bois qui remplaçait momentanément le mur démoli de la Maison de la Vierge. Ulrique tourna la ruelle et fut toute surprise de voir l'étranger l'y suivre.

— Il va au presbytère, pensa-t-elle.

Mais lorsqu'elle ouvrit la barrière de la Maison de la Vierge, il s'arrêta aussi.

— C'est là la Maison de la Vierge, n'est-ce pas ? demanda-t-il en mauvais allemand.

— Oui, c'est la Maison de la Vierge, — répondit Ulrique surprise.

— Merci. J'y vais. Et vous aussi à ce que je vois ?

— Moi, je n'y vais pas : j'y demeure.

— Vraiment ! Alors vous demeurez avec la comtesse Eldringen ? La connaissez-vous ?.. Bon Dieu ! — s'écria-t-il soudain en anglais, — quel imbécile je fais ! Vous devez être .. vous êtes évidemment ma cousine Ulrique, en dépit de ce costume qui m'a trompé et dont vous ne m'avez jamais rien dit, ma cousine !

Un clair sourire illumina son visage et il tendit la main à la jeune fille. Ulrique hésita.

— Oh ! balbutia-t-elle, également en anglais, — vous ne pouvez pas être...

— Sir George Nevill, — dit l'étranger. — Pourquoi ?

— Je me figurais que vous étiez plus .. plus .. âgé...

Sir Gilbert partit d'un éclat de rire et Ulrique l'imita ; mais il s'interrompit pour dire d'un air un peu triste :

— Si, ma cousine, je suis vieux, bien plus vieux que vous ne pouvez l'imaginer !

— Ainsi vous êtes réellement .. bien réellement mon cousin Gilbert ? — s'écria Ulrique d'un air joyeux. — Je ne puis vous dire combien je suis heureuse d'avoir un cousin, c'est presque aussi bon que d'avoir un frère. Entrez dans la maison ; vous souperez avec moi, n'est-ce pas ? Je ne puis vous offrir que des pommes de terre grillées, mais vous ne trouveriez rien de beaucoup meilleur à l'auberge.

— Je n'aime rien autant que les pommes de terre grillées, dit Sir Gilbert en souriant.

Ils entrèrent dans la grande pièce carrée aux murs blanchis à la chaux, au rustique et pauvre mobilier.

— Est-ce ici que vous habitez ? — dit Sir Gilbert avec une intraduisible intonation d'étonnement.

— Oui, — dit simplement Ulrique en lui poussant une